





*Je te dédis ce livre.*



# *Raconte-moi*

N.R.SEBASTIEN

Je tiens à remercier sincèrement Ludivine, Florine,  
Jérôme et ma maman pour la correction de ce roman.  
Merci.

*(Durant votre lecture, certains titres de musique  
seront porteurs d'un « \* », je vous conseille, si vous le  
désirez, d'écouter les morceaux correspondants pour  
une meilleure immersion)*





## « *La mort* »

Voilà, c'est comme ça que ça se termine... C'est triste, malheureux... Mais c'est ainsi. On espère toujours le mieux, mais la vie ne se déroule pas toujours comme on le voudrait, pas toujours comme on l'avait imaginé et c'est seulement lorsque l'on arrive aux dernières pages de notre histoire, que l'on regarde notre parcours, que l'on se demande : « et si j'avais agi différemment ».

Avec ce genre de pensées, on aurait de quoi refaire le monde, mais notre réalité est la seule qui soit. On ne peut pas remonter le temps. Même avec tous les regrets du monde, on ne peut pas changer le passé. Alors voilà, arrive cet instant où l'on sait que tout s'achève, où l'on sait que c'est fini, où l'on observe notre vie avec une seule et unique question en tête : « suis-je fier de mon parcours ? »

Pour être tout à fait franc avec vous qui lisez ces lignes... Je n'en sais rien, je pense avoir souvent agi comme je le pouvais... Oui, j'aurais pu éviter certaines choses, être parfois plus courageux... Mais qui sait, j'ai peut-être évité des catastrophes plus graves... Aujourd'hui, si je pouvais remonter le temps et faire autrement, je le ferais, et sur de nombreux points. Je le confesse, j'aurais voulu une autre vie. Car pour ma part, je n'ai qu'un seul et véritable regret et je crains que toute ma vie repose sur lui : c'est de ne pas avoir vécu avec elle. Et désormais, il est trop tard.

L'amour... Quel sentiment étrange ! Le seul qui peut tout vous faire ressentir, aussi bien la peur que le bonheur, le chagrin que le rire. Alors quand celui-ci vous attrape, il vous faut être fort, tenir et ne surtout pas flancher sous son poids. La vie n'est pas une romance où tout se passe comme on le voudrait avec l'être aimé ; je sais de quoi je parle, j'en ai fait les frais toute ma vie... Oui, c'est bête, je suis d'accord avec vous, mais aimer nous fait parfois faire des choses bêtes.

Mais ma vie touche bientôt à sa fin, alors... Pour le temps qu'il me reste, laissez-moi vous raconter mon histoire. Laissez-moi vous raconter comment j'en suis arrivé là, comment, en une vie entière, on peut échouer au point de manquer ce que l'on désire le plus au monde.

PARTIE 1

« *L'envol* »

*Dix ans avant la rencontre*

« Je m'appelle Sam, Sam Robs pour être plus précis. Une peau blanche, des cheveux châtain foncé, des yeux marrons, une corpulence plutôt banale, tout comme ma taille, ni trop grand, ni trop petit, bref, le type standard quoi ! Bon, alors je vous préviens, je vais remonter assez loin ! Pas à la maternité non plus, (même si là aussi il y aurait de quoi dire) non, nous allons commencer à l'école primaire, ça nous donnera une bonne entrée en matière, histoire de cibler le genre de personne que j'allais devenir...

Pour faire plus dramatique, j'aurais pu vous dire que j'étais un enfant battu, que je n'avais pas beaucoup de jouets et que je passais mon temps attaché aux radiateurs, mais non, c'était tout l'inverse ; j'ai eu une enfance superbe, avec des parents merveilleux. J'étais

un gosse gâté, je n'avais pas de quoi me plaindre. J'ai toujours été le genre de gamin très poli, ne cherchant pas les ennuis avec les autres enfants. J'avais beaucoup d'amis et j'étais souvent aimé des professeurs. Mais ce qui me définissait le plus, c'était mon imagination omniprésente, démesurée. Cette fascination pour l'irréel, le magique, le grandiose ; j'étais un rêveur... Et je le suis toujours, même si de temps en temps, la vie m'a donné quelques coups de pieds au cul pour me faire revenir sur Terre.

Donc voilà. Je suis un 2000, le genre de gosse qui a grandi le cul entre deux chaises. On va commencer à l'âge de... 8, ou 9 ans... Je ne me souviens plus vraiment, dans ces eaux-là quoi.

J'ai grandi dans un petit village français, un patelin plutôt discret dans la région Rhône-Alpes. Ici, tout le monde connaissait tout le monde. J'habitais une maison tranquille, dans un lotissement pénard ! Je vivais là avec mes parents et ma petite sœur. À cet âge-là, on peut imaginer sa vie de toutes les façons possibles, tout reste à faire, et moi, à cet instant, je n'avais pas spécialement d'ambition professionnelle... Quoi de plus normal à 9 piges.

J'avais beaucoup d'amis et j'aimais sortir faire du vélo dans le quartier, c'était tranquille et on s'amusait bien. Mes amis n'avaient pas autant d'imagination que moi, mais j'avais beaucoup de facilité à les entraîner dans

mes univers. J'imagine la tête des habitants des maisons environnantes qui devaient observer par la fenêtre une bande de cinq gamins livrant bataille sur un terrain d'herbe au centre de notre lotissement ; les voir se battre contre le vent avec des bâtons. Pour nous, il n'y avait rien autour... Enfin... rien, si : il y avait l'ennemi ; des troupes entières de soldats monstrueux qui déferlaient sur moi, mes trois amis et ma petite sœur de 7 ans qui, à cette époque encore, me suivait de partout. On se battait contre des armées de démons, c'était incroyable ! Et c'était vraiment important pour moi de faire sortir tout ce surplus d'imaginaire de ma cervelle ! Grâce à ces moments forts, je peux dire que j'ai eu une belle enfance, c'est certain !

J'ai toujours été un gosse sensible... Enfin... Je dis un gosse mais... C'est pour pas dire que je le suis encore, ouais... J'ai toujours été le genre de type à pleurer devant un film, mais je pense que ce n'est pas une marque de faiblesse, mais plutôt une forme d'empathie.

Je n'étais pas un bon élève, pas au niveau du comportement, mais sur le fait que j'avais du mal à apprendre. Entre dessiner un dragon et apprendre mes tables de multiplication, je crois que l'écart se comptait en années lumières ! Cela ne faisait pas de moi un

enfant stupide, loin de là, j'étais même très cultivé pour mon âge, mais bien sûr, si nos notes en classe ne dépassent pas la moyenne, on peut vite être considéré comme un cancre, ce qui à mon sens est très péjoratif, mais bon...

J'ai donc passé une scolarité plutôt normale, assez banale, même si mes notes restaient médiocres. Bref, comme vous l'aurez compris, je n'ai jamais aimé l'école !

Je me souviens encore d'un jour où une chose étrange m'est arrivé, comme si... mon imaginaire semblait plus réel que le réel.

*J'étais en classe, en CM2 si je me souviens bien, je m'ennuyais à mon bureau, quand au loin, dans le grand ciel bleu, je vis un point noir se rapprocher de l'école. Je me suis mis à froncer les sourcils, ne comprenant pas ce que je voyais ; un avion, un hélicoptère ? Plus cela se rapprochait, plus je commençais à voir le mouvement de grandes ailes. J'écarquillais les yeux de surprise : oui ! Un dragon arrivait droit sur ma salle de classe ! Une peau noire et écailleuse, le regard hargneux, une mâchoire pleine de dents, une large tête cornue... La créature était immense, incroyable ! Il se posa sur le toit du bâtiment, en face de ma salle de classe. Ses puissantes pattes explosèrent les tuiles du toit et une partie de la*

*charpente se brisa. Il descendit lentement de son promontoire, pour venir dans le gazon bien tondu de l'école. Bien sûr, sous son poids, les brindilles et la terre molle ne pouvaient pas tenir !*

*De ses yeux orangés, il me fixa intensément, comme s'il venait pour moi. Non pas pour me faire du mal, mais pour m'emmener loin d'ici, loin de cette salle de classe. Ses grandes ailes repliées masquaient les rayons du soleil. Plus il approchait de la vitre, plus je ressentais son souffle, le fracas de ces pas, l'ombre de son corps obstruant la lumière. Une fois proche, il avança sa tête immense près de la vitre et dit :*

« Sam. »

Puis plus rien ! Le gazon vert était immaculé de toute imperfection, les tuiles rouges du bâtiment sans la moindre fissure, le ciel vide.

Je me suis tourné vers la maîtresse qui m'appelait gentiment, me demandant de revenir à moi et de suivre la progression du cours sur... sur... Je ne me souviens plus, sûrement quelque chose de moins intéressant que mon dragon. Bref, voilà le genre « *d'effacement* » que je pouvais avoir. Cette fois-là, ce fut la première... La première d'une longue, très longue série. Pour les autres, dans ces moments, j'étais comme absent, le regard ailleurs, lointain. Ces moments me suivront ensuite toute ma vie. Les gens les plus proches de moi, ceux qui me connaissaient bien, savaient qu'à ce

moment-là, quand mon regard restait figé dans le vide, je me trouvais loin, très loin d'ici.

Je me souviens que ma grand-mère me regardait souvent quand que je rêvassais, puis, calmement, elle me souriait en me disant :

« À quoi tu penses ? » Ou encore « Où es-tu ? » Je revenais à moi après quelques battements de paupières, comme si quelqu'un changeait de chaîne sur une télé. Je répondais souvent avec un sourire embêté : « Oh, à des choses » ou encore « Nul part... » Pour ne pas dire « Très loin ».

La primaire ne fut pas trop désagréable pour moi. Le temps est passé, j'ai redoublé, puis... est venu le temps de grandir, de m'épanouir autrement... de devenir un petit con d'adolescent.

*Cinq ans avant la rencontre*

14 ans, le collège, la troisième plus précisément. À cet âge, on se sent invincible, comme si rien ne pouvait nous atteindre. C'est drôle parce que le petit élève rêveur et sympa avait laissé place à un petit con enchaînant connerie sur connerie. Je vous rassure, j'étais loin du délinquant qui met le feu à son bahut ou je ne sais quoi, non, j'étais plutôt du genre à dissiper la classe dans une déferlante de blagues tandis que même le professeur avait du mal à punir tellement il, ou elle, se retenait de rire. C'est à cette époque que j'ai vraiment réalisé que les cours n'étaient pas ma tasse de thé. Je me sentais... différent. Alors oui, je sais, tout le monde se sent différent, mais moi... j'avais l'impression de ne pas être à ma place. Combien de

fois, en contrôle, j'étais le seul à avoir la tête levée, regardant tous les élèves se charcuter le crâne pour répondre au morceau de papier qu'on leur avait mis sous le nez. Moi, je regardais ma feuille et je n'y voyais qu'une page blanche, parsemée de petites taches noires rectilignes formant des phrases que je n'avais aucune envie de lire. Mon crayon dans la main, j'attendais que le temps passe, comme toujours. La seule chose qui m'appelait, me faisait vibrer, était la feuille blanche, totalement vierge, servie comme feuille de brouillon avec nos copies ; là, tout était à faire. En y repensant, je crois que mon plus gros problème venait de là : j'en avais littéralement rien à foutre ! Alors je poussais mon contrôle et pendant une heure, je dessinais sur ma feuille de brouillon. Avant de me lancer dans mon œuvre (qui allait me prendre environs 45 minutes), je réalisais plusieurs petits croquis sur mon contrôle, pour ne pas gâcher ma feuille de « brouillon » ouais, le contrôle était devenu mon brouillon.

C'était à chaque fois la même rengaine, à la fin, on ne me distribuait même plus les feuilles, j'étais vu comme le cancre de service, l'idiot de la classe, mais pour être franc, je tendais le bâton pour me faire battre. Une fois, la prof de math en a eu tellement marre que je perturbe son cours, qu'elle m'a donné comme punition de recopier l'intégralité du livre d'exercices de math, soit plus de 200 pages ! Eh bien vous savez quoi ? J'avais

gagné ; j'ai commencé ma punition par recopier le grand phare qui figurait sur la couverture du livre ; j'ai consciencieusement dessiné chaque brique, les vagues qui tapaient contre la roche, sa lumière se projetant sur l'horizon... Alors oui, c'était clairement de la provocation, car quand elle m'a dit :

« Sam ! Tu arrêtes de dessiner, tu as une punition à faire ! », je me suis fait un malin plaisir à lever le dessin pour lui répondre :

« Mais madame, je commence par la couverture. » C'est ainsi que s'est conclue ma punition. Le cours de maths était mon défouloir, j'étais insupportable : je faisais exprès d'écrire « un message » sous mon bureau avec ma calculatrice en main, comme ça, quand la prof venait en furie pour me confisquer mon portable, j'étais fier de lui tendre ma calculette. La classe rigolait, la prof était humiliée. Oui, je sais... je n'en suis pas fier... Et aujourd'hui je tire mon chapeau à ces profs qui ont gardé leur patience face à un merdeux comme moi. Bien sûr, mes parents ont été convoqués un nombre incalculable de fois et ça se terminait toujours de la même manière : je me faisais engueuler par mon père. Il ne poussait pas vraiment la voix, non, il me parlait et moi, je baissais la tête. Devant mon père je ne faisais pas le malin. Il a toujours été très impressionnant à mes yeux : grand, fort et c'était la seule personne qui avait la capacité de me recadrer simplement avec quelques mots réfléchis. Pourtant, avec mon père, on

ne partageait pas la même passion. Lui, son truc, c'était la mécanique. Il était extrêmement doué et connaissait les moteurs dans les moindres détails, tout comme mon grand-père et mon arrière-grand-père avant lui. Et moi, bah, j'étais loin de tout ça. Moi, mon truc, c'était l'imaginaire.

Je me rappelle qu'une fois, après une réunion parents-prof, qui n'avait encore une fois pas joué en ma faveur, j'avais dû subir le discours moralisateur de mon père. Je me demande ce qu'il se disait quand il engueulait son ado de 14 ans, les cheveux longs jusqu'aux épaules, les murs de sa chambre recouverts de dessins plus farfelus les uns que les autres ou de posters de films en tout genre.

Pourtant, je n'étais jamais puni, pas parce qu'il n'avait pas le courage de le faire, non, mais parce qu'après une heure de conversation, j'avais vraiment l'impression qu'il avait réussi à me convaincre de ne plus faire n'importe quoi, mais cela ne durait souvent pas plus d'une semaine. Il faut dire que je n'étais pas non plus entouré d'enfants de chœur ; mes potes étaient tous des vétérans de la connerie, mais toujours avec un certain respect. On n'était pas le genre de salopards à voler dans les sacs ou cracher dans la bouffe, non, on se voyait plus comme des... des savants, ouais... des ingénieurs de la bêtise ! Une bande de potes voulant toujours trouver une connerie plus ingénieuse ou à laquelle on n'avait pas encore pensé. Au départ on

était plutôt novice, on trempait nos pompes dans la boue pour ensuite se donner le challenge de marquer le mur blanc du hall principal du collège. Celui qui faisait la trace de pas la plus haute l'emportait ! J'étais monté super haut ! Mais c'est mon pote William qui avait gagné. Je crois il avait dépassé les 1m60, trop fort ! Bien sûr, quand on s'est fait choper, c'est quand on était passé à celui qui ferait la plus belle figure ; j'avais la tête en bas, le tee-shirt baissé, ma tête sur le sol et mes pieds posés contre le mur blanc... c'est à ce moment-là que mon regard a croisé celui du CPE... notre punition ? devoir nettoyer le mur, super ! Au lieu du cours de chimie, on s'est tous retrouvés pour laver le mur... Bah oui, bien sûr que ça s'est fini en bataille de mousse.

Une autre fois, on avait échangé les sacs de tout le monde et vu que 40% des élèves avait un Eastpak noir, ce fut du gâteau ; on n'a rien trouvé de plus malin que d'échanger tous les sacs que l'on avait trouvé dans la cour et au final ; c'est plus d'une vingtaine d'élèves qui sont retournés en cours avec le mauvais sac, je vous explique pas le bordel ! En somme et vous l'aurez compris, je m'en foutais. Je profitais simplement de mes années d'adolescent, c'était bien et je ne regrette rien de ce temps-là. Quand on est gosse, on ne se rend pas forcément compte de la chance qu'on a de ne rien connaître encore des galères de la vie. À cette époque, je n'avais pas idée de ce qui allait m'attendre.

Les week-ends, je les passais chez mon meilleur ami Conor, un grand blond aux yeux bleus, bien plus taré que moi. On passait notre temps à jouer à la console, quand on n'était pas fourré dehors à se construire des cabanes. J'étais, là encore, entouré par de nombreux amis. Mais quand je me retrouvais seul, chez moi, c'est un autre Sam qui prenait place, le petit con écerelé laissait place à une personne calme, reposée, à l'écoute, se plongeant dans un univers qui n'appartenait qu'à lui. Ce Sam-là, peu de gens le connaissait... Je dessinais, tout le temps, et j'avais un très bon niveau pour mon âge. Je dessinais, sans modèles, je n'étais pas à l'aise avec. Mon modèle, je le trouvais dans mon esprit, dans ces moments-là, c'était comme si je quittais la Terre, que je me retrouvais seul avec moi-même, évacuant mon imaginaire au seul gré de ma mine de crayon. Plus le temps passait, plus je m'améliorais ; je dessinais des dragons, des créatures de toutes sortes, j'inventais des univers, des personnages, je ne m'arrêtais pas, j'adorais ça. Mais le temps du collègue et de l'insouciance allait toucher à sa fin et j'allais devoir trouver ma voie pour le lycée.

*Deux ans avant la rencontre*

Le lycée... Pour beaucoup ce sont les plus belles années scolaires, mais pas pour moi ! J'avais rejoint une formation ; un CAP bizarre qui regroupait à la fois de la vente et du service à la personne. Je sais même plus comment j'ai fini dans ce truc, mais quoi qu'il en soit, je ne foutais rien. Je n'allais quasiment jamais en cours, mais cette fois-ci, je n'étais plus le petit con qui passait son temps à amuser la galerie. Je commençais plutôt à baliser et à me demander si j'allais un jour réussir à faire ce que je voulais, alors que je me trouvais dans une formation qui ne me plaisait pas. Les années lycée n'ont définitivement pas été les plus captivantes de ma scolarité. Pour moi, elles ont été intéressantes pour autre chose : l'amour !

C'est là-bas que j'avais rencontré Noémie ; une belle brune aux yeux de biche. Elle était sympa, bon délire et surtout : hyper souriante ! Une fille pétillante, toujours en train de faire la con. Moi de mon côté je ne trainais plus cette tignasse de rebelle, j'avais tout coupé après un pari avec Conor, que bien sûr, j'avais perdu ! Mais au final, ce n'était pas plus mal. Je prenais d'avantage soin de moi ; bien sapé, bien taillé, le mec cool.

Bref, Noémie : elle était le genre de nana qui ne se prenait pas la tête, qui croquait la vie à pleines dents et pour être franc avec vous, c'était l'une des seules à porter une belle veste en cuir noir... Ouais, ça c'est le genre de truc qui me faisait craquer direct.

Donc me voilà en quête pour trouver le moyen de sortir avec elle ; ce qui n'était pas une mince affaire. Même si j'avais ce côté un peu « bad-boy », les filles restaient pour moi un rempart de taille que j'avais toujours eu du mal à surmonter, surtout quand l'une d'elles me plaisait. Les week-ends, quand j'allais chez Conor, je lui parlais de cette fille, lui ne la connaissait pas, il était parti dans un autre bahut pour bosser en alternance dans le bâtiment. Bref, il n'arrêtait pas de me répéter : « Vas-y ! Va la voir et tape la causette avec elle ! » Ah oui, parce que j'ai oublié de vous préciser que je ne lui avais jamais parlé... Bah ouais.

Les seuls moments où je la voyais, c'était à la fin des cours, en récré, à la cantine. Je la regardais, sans jamais oser faire le premier pas.

Un jour, tout changea. Assis dans le bus, j'ai eu un nouvel « effacement ». J'avais la tête appuyée contre la vitre, la musique à fond dans les oreilles.

*Quand soudain, le bus s'est plongé dans le noir total. Quand la lumière s'est enfin rallumée, des types de mon âge étaient à mes côtés, une arme à la main. Vêtus de tenues militaires kaki, nous étions secoués dans ce qui semblait être un camion pour transporter les bidasses au combat. Unité 133, on avait été déportés de notre base pour mener une attaque surprise. Le mec, en face de moi, c'était mon général, un type vieux jeu qui portait une barbe blanche de trois jours.*

*« Ça va gamin ?! »*

*Inquiet je lui répondis que tout allait bien, même si au fond de moi, j'étais terrorisé. On était tous là, prêts à se rendre sur le champ de bataille, nos armes à la main.*

*« Les allemands ont remonté la frontière, ils sont plus nombreux que prévu ! » hurla un soldat, mais je n'entendis pas ce qu'il dit ensuite ; le camion roula sur une mine et se renversa sous le choc. Attaqués de toutes parts, tout le monde sortit du véhicule au pas de*

*course. Autour de moi, le paysage était catastrophique ; plus aucune plante, plus aucun signe de vie, seulement des monticules de terre, des corps jonchant le sol et un immense ciel gris venant surplomber ce champ de bataille des années 40.*

*Je serrai mon arme contre moi, je devais me tirer, on n'allait pas tarder à se faire canarder. Partis en courant avec un camarade, nous réussîmes à nous planquer dans un cratère d'obus.*

*« Robs ! T'es blessé ? »*

*« Non ! Ça va »*

*Je repris mes esprits. Avant de sortir riposter, je sortis une petite photo rectangulaire que je gardais toujours dans l'une des poches de mon treillis : sur celle-ci, Noémie, souriante, la photo était en noir et blanc. Elle me l'avait donné quand le train était parti, on s'était embrassés, puis je lui avais promis de revenir. Pour elle, je devais être fort, gagner cette guerre et revenir vivant, ouais... Je le devais.*

*« Robs, on va devoir bouger, un char ennemi se rapproche. »*

*Après ces mots, j'ai rangé la petite photo dans ma poche et j'ai repris mon arme. J'ai soufflé, prêt à sortir de mon trou : « prêt ? ». Mon camarade ne me répondit pas, il hocha seulement la tête, confiant. Nous sommes alors sortis en hurlant, courant face à l'armée ennemie pour nous rapprocher de notre camion en flammes, à côté duquel se trouvait notre*

*général isolé. Les balles sifflaient au-dessus de nos têtes, mais on ne lâchait rien, on fonçait droit devant !*

*Je me souviens avoir glissé dans la boue à côté de mon supérieur :*

*« Général, vous allez bien ? »*

Mais je n'obtins pas de réponse ; les portes de mon bus venaient de s'ouvrir sur mon arrêt.

Ouais, voilà le genre d'effacement qui abondait constamment mon esprit.

Comme chaque soir, je marchais pour rejoindre ma maison. Sur le chemin je pensais à tout et à rien. Quand je rentrais, je balançais mon sac dans un coin de ma chambre et j'allais dessiner, peindre, sculpter ou écrire... J'avais toujours un truc à faire, du moins un truc mieux que réviser ou faire mes devoirs. Je m'étais amélioré, j'étais bon, extrêmement bon. Voilà ce que je devais faire de ma vie ; je voulais devenir artiste.

« Bien passés les cours ? » me demanda ma mère appuyée contre l'encadrement de ma porte. D'ailleurs je ne vous ai toujours pas parlé d'elle.

Ma mère est une femme incroyable, charmante avec un cœur immense. Elle avait toujours eu du mal à me sanctionner et elle me suivait dans tous mes projets farfelus, c'était super ! Je me voyais beaucoup en elle,

là où mon père était plus « terre à terre », ma mère, elle, était une grande enfant qui débordait constamment d'imagination. À l'inverse de ma sœur, qui elle, ressemblait bien plus à mon père.

Chaque soir elle me demandait si les cours s'étaient bien passés, mais elle connaissait parfaitement la réponse.

« Non, ça m'a gonflé. »

C'est souvent ce que je lui répondais. Elle me lançait juste un sourire embêté puis restait là quelques secondes, attendant que j'entame une conversation, mais je vous rappelle que j'étais un petit con, donc non, il n'y avait pas de conversation, je restais plongé dans mon travail, sans rien dire. La plupart du temps ça se terminait avec un :

« Bon bah, je te laisse faire tes trucs... », mais toujours dans la gentillesse. Après son départ, je continuais mes dessins.

Un soir, j'ai levé la tête de ma feuille, j'ai regardé mes dessins accrochés au mur... Et ce que j'ai vu, ne racontait pas grand-chose, hormis que j'avais une grande imagination : des châteaux plus dingues les uns que les autres, des dragons de toutes tailles, de toutes formes, des vaisseaux, des aliens, des armures, toutes sortes de dessins bien faits, très bien faits, des jeux de lumière, des couleurs radieuses, un réalisme profond mais... C'était tout, mes dessins ne racontaient rien.